

Marseille

Un rêve :

Je suis monté à Paris pour faire un cours à l'université. On me conduit à travers un dédale de couloir. En fait c'est un autre prof, un jeune, qui me cède une partie de son cours. Car ce n'est pas le cours officiel. J'avais déjà donné un cours comme ça sur la majeure partie du temps du cours de quelqu'un d'autre. Là, il me semble que je dérange parce que j'arrive trop tard, le cours est commencé. Les chaises sont disposées en désordre dans une vaste salle et le prof est situé au parmi ces chaises, même pas au centre. En m'asseyant près de lui, sur une des seules chaises disponibles, je marche sur un couteau ancien dans un fourreau ouvrage. Bien qu'il ait un aspect de jouet en plastique, ça fait un bruit métallique qui dérange ; je m'en excuse auprès du prof qui tourne la tête vers moi. Je discute avec lui ou et un autre, qui sont tous jeunes. Le prof qui doit faire le cours est un urbaniste.

Je suis en train de me diriger vers ce cours, entre un bus et la possibilité d'une voiture ou à pied. Je suis accompagné par deux ou trois amis. L'un d'eux s'est blessé, et comme je me sens redétable, je dis que je vais le conduire à l'hôpital en taxi. Et en même temps je cherche toujours mon chemin pour aller à l'université faire mon cours. Je suis de plus en plus affolé car le temps passe, et je sais que le moment du cours va être dépassé. Nous montons dans la ville vers une colline urbanisée sur laquelle, dans un parc, se dresse une tour. Je reconnais cette tour et je dis à mon camarade que Marseille est construit en quelque sorte autour de cette colline nous sommes sur le flanc nord et quand nous serons au-dessus nous redescendrons vers chez ma tante, c'est-à-dire vers le Vieux-Port. En même temps, je sais très bien que ma tante n'habite pas tout à fait vers le Vieux-Port mais plus au nord (rue de la Loubière, pour les initiés).

Mon désir de faire des cours à l'université tient compte du fait que, dans la réalité, je n'ai pas de poste. Ça m'est arrivé quelque fois de faire des cours de cette façon, invité par un prof d'université, à l'époque où j'étais membre de « Dimensions de la psychanalyse ». Le couteau sur lequel je marche peut faire penser à une dague antique. Je pense aussitôt à l'arme de Brutus assassinant César. Je pourrais moi aussi tuer ce prof et prendre sa place, puisque ce n'est qu'un rêve. Mais décidément, le surmoi est terriblement présent, car non seulement je ne m'empare pas de l'arme, mais j'en fait un simulacre en plastique qui dérange à peine par le son pourtant métallique qu'il émet lorsque je marche dessus.

Il est étrange que ce jeune prof soit un urbaniste, et que mon rêve me ballade ensuite dans le dédale de rues d'un Paris qui devient Marseille.

Le compagnon blessé a dû l'être par moi (je me sens redétable). C'est un effet de la censure de mon premier mouvement, mon désir de tuer le prof. Non seulement je ne sais pas que c'est moi le coupable, mais encore la victime n'est que blessée. Mais je cherche quand même à me racheter en l'emmenant à l'hôpital en taxi. Je me souviens que j'ai très vaguement pensé au prix du taxi, que j'ai écarté aussitôt : mon rachat le valait bien !

Eh oui, comme je n'ai pas tué le prof, le temps du cours va être dépassé, c'est-à-dire que je n'aurai plus la possibilité de faire ce cours. Du coup, je plonge dans un passé beaucoup plus ancien, je cherche à rejoindre ma tante qui a été une mère de substitution. Elle m'aimait bien plus que ma mère. J'étais fils de son frère et, pour ma mère, ce frère avait fauté en faisant deux filles dans son dos à Marseille, avec sa maîtresse. Du coup je me demande si la maîtresse de mon père à Marseille n'a pas été ma tante, qui n'a jamais quitté cette ville de sa vie. Je suis bien persuadé que ça n'a pas été le cas, mais mon inconscient s'en arrange : ça aurait pu être mieux si mon père m'avait fait avec ma tante, qui m'aimait de façon si inconditionnelle, bien plus que ma mère.

C'est une curieuse mise en scène de la scène primitive, par laquelle je dis toujours que le sujet tente de se concevoir lui-même. Ici, je vais jusqu'à m'imaginer avoir eu d'autres parents, plus conformes à ce que j'aurais souhaité.

Ma tante était aide-soignante à domicile. Elle a passé une grande partie de sa vie à aider, à domicile, une « vieille dame ». Quand elle était avec nous, elle ne cessait de se plaindre de cette personne capricieuse et parfois violente à son égard. Un jour, pour son anniversaire, ou pour la bonne année, je ne sais plus, je lui avais souhaité de tout cœur « que la vieille dame meure ». Toute la famille m'avait aussitôt réprimandé sévèrement : on ne souhaite pas la mort des gens. Dans ma naïveté de petit garçon, j'avais seulement explicité le désir de ma tante, qu'elle exprimait de façon plus ou moins voilée. Je me demande si je n'avais pas profité de l'occasion pour souhaiter la mort de ma mère, ce qui aurait libéré ma tante, c'est-à-dire laissé libre la place auprès de mon père et de moi.

Une autre vieille dame pesait sur l'ambiance familiale. Du fait de la ruine, puis de la mort du père de mon père, ce dernier avait dû recueillir sa mère chez elle. Elle était sans ressource aucune. Une sorte de fantôme noir qui faisait la cuisine (bien), parlait peu, sauf pour évoquer à mon père « ton pauvre papa », ne racontait pas d'histoires comme on me disait que les grands-mères faisaient, sortait peu, et promenait sa respiration sifflante dans l'escalier qu'elle avait un mal fou à gravir du fait de son asthme. On ne peut pas dire que je l'aimais. D'autant que, lorsqu'elle et ma mère m'emmenaient au parc, quand j'étais très petit, ma mère s'éclipsait discrètement pendant que je jouais dans le bac à sable. Quand je m'en apercevais, j'en concevais une indicible tristesse. Je dis bien indicible, car je n'avais pas les mots. Je ne comprenais pas. J'en voulais donc à ma mère de cette espèce de trahison.

Je l'ai toujours connue à la maison où elle avait sa chambre attitrée, ce qui fait que je n'en avais pas moi-même. Quand elle allait rendre visite à sa fille à Marseille, elle laissait sa chambre inoccupée pendant quelques semaines. Il m'était venu à l'idée de demander à ma mère d'occuper cette chambre pendant son absence. Ainsi j'avais enfin une chambre à moi, du moins pendant quelques temps. C'est dans le lit de ma grand-mère, en son absence, que j'ai découvert la masturbation. Un hasard ?

J'ai senti un véritable soulagement quand elle est morte. En moi, mais il me semble chez mes parents aussi. La charge avait disparue, affective et financière.

Mon rêve est basé sur l'idée d'un meurtre pour prendre la place de quelqu'un, mais sa dérive vers Marseille m'a conduit là où, durant la guerre, mon père avait mis à la place de ma mère, sa maîtresse. Ma mère venait d'avoir mes frères, des jumeaux, et on ne trouvait plus de lait à Marseille, ni plus grand-chose à manger, à ce qu'on m'a dit. Elle est donc allée vivre avec les enfants dans la ferme de ma grande tante, dans ce qui était encore les Basses-Alpes.

La tour sur la colline peut donc représenter le phallus de mon père, qui en redescendant de l'autre côté aurait pu mettre ma tante enceinte de moi. En plus, mes rivaux de jumeaux auraient ainsi pu rester avec ma mère, loin.

Tout cela, ce sont des vœux on ne peut plus incorrects. Je comprends qu'ils soient présentés de façon aussi voilée.

Il y avait donc beaucoup de choses cachées dans cette déambulation dans Marseille, et derrière mon souhait exprimé à ma tante « que la vieille dame meure ». En même temps, j'ai le sentiment que le temps du cours est passé, à entendre : je ne peux pas revenir en arrière pour perpétrer ces meurtres. Éliminer ma mère et ma grand-mère aurait créé des conditions que j'imaginais un peu plus idéales pour moi. Ça n'empêche pas mon désir de tuer mon père dans ce souci de planter un couteau dans le prof de fac qui prend ma place... auprès de ma mère, l'autre, la mère idéale que je n'ai eue que bébé.

On comprend le succès des romans policiers auprès du grand public. Je pense à « A couteaux tirés » dont j'ai fait une analyse :

https://unepsychanalyse.files.wordpress.com/2020/02/couteaux_tires.pdf

Il est vrai que ces temps derniers, j'ai eu quelques mots aigres-doux avec une personne vivant non loin de Marseille. Ça tournait, entre autres, autour du fait que je n'ai pas l'occasion de faire des cours dans les universités. C'est cela qui a dû raviver la question cruciale de mon origine.

mercredi 4 novembre 2020